

# L'ENTR'ACTE LYONNAIS

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

BUREAU  
A LA  
CONSERVATION DES AFFICHES  
Rue de la Préfecture, 3  
LYON  
Ecrire franco.

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois . . . . 6 f. » c.

Trois mois . . . . 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

## REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 17 mars 1860.

### GRAND-THÉÂTRE.

« Avez-vous lu Baruch, » disait le bonhomme Lafontaine à tout venant, et il ne comprenait pas qu'on pût se dire intelligent si l'on ne connaissait pas ce livre qui venait de le charmer à un si haut point. Avez-vous vu, dirons-nous, avez-vous vu cette semaine les *Huguenots*, ou le *Pré aux Clercs*, les *Noces de Figaro*, ou la *Norma*, et si vous avouez que vous avez préféré les causeries au coin du feu, que vous avez mieux aimé dire comme Tibulle :

*Quàm juvat immites ventos audire cubantem!*

qu'il me soit permis de vous refuser impitoyablement ce nom de *dilettante* dont vous vous parez sans l'avoir mérité. Vous prétendez aimer la musique et sympathiser avec les grandes pensées qu'elle exprime, et cependant je vous prends en flagrant délit de vandalisme artistique. Eh quoi! M<sup>mes</sup> Rey-Balla et de Maësen, c'est-à-dire la passion dans toute son énergie inspirée, la grâce dans ce qu'elle a de plus séduisant et de plus pur, Norma

ou Valentine, Adalgise ou Marguerite, ces divines figures poétisées par l'amour et ceintes d'une auréole immortelle par le génie de Bellini ou de Meyerbeer, vous ont appelés et vous n'êtes pas accourus! Mais sans doute, c'est à tort que je vous adresse ce reproche, et vous avez comme tant d'autres mêlé votre voix à ce concert d'acclamations qui, chaque soir, les accueille. Vous avez fait plus encore, et vous n'avez pas refusé de légitimes bravos à MM. Bertrand, Marthieu, Bonnefoy et Vigourel. — Je me rétracte donc, et lors même que vous avoueriez que mon blâme était mérité, si vous alléguez pour excuse que vous avez préféré l'opéra comique, où un dialogue vif et animé, pour me servir de l'expression consacrée, permet à l'esprit saturé d'harmonie de se reposer un instant, je passerais condamnation.

Qui pourrait s'étonner de cette préférence? ne s'agissait-il pas, en effet, des *Noces de Figaro*, de *Zampa* et du *Pré aux Clercs*. On y retrouvait M<sup>lle</sup> de Maësen toujours admirable et toujours admirée; Achard, que la première scène du monde nous envie, et M<sup>me</sup> Van-den-Heuvel, la

grande artiste devant laquelle les ambitions les plus hautes s'inclinent; M<sup>me</sup> Van-den-Heuvel, que les jalousies, si fréquentes et si naturelles dans le monde où elle vit, n'osent pas même effleurer de leur dent impuissante.

Plus d'une fois nous avons parlé des *Noces de Figaro*, ce que nous pourrions ajouter aujourd'hui ne vous apprendrait rien que vous ne sachiez déjà. Comme musique et comme poème, cet opéra a été jugé et apprécié; le succès qui, à Paris, a salué la grande ombre de Mozart, ne lui a pas fait défaut à Lyon. Cette partie du public qui raffine les jouissances de l'esprit, accueille chaque représentation nouvelle avec une faveur de plus en plus marquée; ses bravos intelligents disent assez à M<sup>me</sup> Van-den-Heuvel quel charme exquis elle apporte dans les moindres détails du rôle de Chérubin; nous ne sommes donc que leur écho. Il en est de même pour cette séduisante comtesse que nous fait comprendre M<sup>lle</sup> de Maësen, et pour la sémillante Suzanne, dont Beaumarchais eût retrouvé tous les traits dans ceux de M<sup>lle</sup> Willème! Ne croyez pas qu'après avoir ap-

## FEUILLETON.

### ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

JULES D.....

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

La demande des autorités stéphanoises avait été faite au directeur des théâtres de Lyon. M. Issac fut chargé de recruter une petite troupe, ce qu'il fit de son mieux. Jules fut nommé régisseur; la leçon qu'il avait reçue trois mois auparavant lui fit prendre à cœur cette place.

Nous débutâmes par *Hariadan Barberousse*, la pièce en vogue, et la *Leçon de Botanique*, bien jouée par MM. Ponceet, Codac, Théodore, M<sup>mes</sup> Zoé et \*\*\*. On finissait par les *Fureurs de l'Amour*, tragédie en un petit acte.

La veille de notre début, le 22<sup>e</sup> léger était entré dans la cité stéphanoise aux acclamations de

toute sa population. Un nommé Madinier, fabricant de rubans, natif de Lyon, avait composé un impromptu patriotique en l'honneur de nos braves soldats dont les défaites n'avaient pas abattu le courage. Cet impromptu, que nous apprimes dans une seule journée, fit un grand plaisir; on remarqua surtout un couplet chanté par un caporal allemand représenté par St-Victor. Je crois être agréable à mes lecteurs en reproduisant ce couplet où il est question de gloire à la manière autrichienne.

Les jeux de Mars et de Bellone  
Auraient pour moi bien doux attrails,  
Mais j'aime mieux sous une tonne  
Manger bien chaud, boire bien frais.  
Quand parfois je vais à la guerre,  
Je m'y comporte en bon soldat,  
Mais je combats bien mieux du verre,  
Et suis encore plus brave au plat.

Ces vers eurent l'honneur du *bis*, car Victor les baragouina très-bien; il avait parfaitement saisi le type de l'habitant de la froide Allemagne.

A ce premier début il nous arriva une catastrophe dans les *Fureurs de l'Amour*, à la scène où Zéphirine se tue; M<sup>me</sup> Cornu occasionna un

grand brouhaha dans la salle, car ses jupes s'étaient relevées en tombant. Jules, qui jouait le rôle de Brancas, en voulant les abaisser, avait fait tout le contraire. Les gens raisonnables sifflèrent avec raison. On défendit à M<sup>me</sup> Cornu de reparaitre en scène, et Jules eut aussi sa part de réprimandes. Nous avions le malheur, dans notre troupe, qu'à part M<sup>me</sup> Grassot, la princesse Azélie, qui s'était vouée au culte de Thalie et de Melpomène, aucune de nos actrices n'avait grand goût pour l'art dramatique. Nous avions une certaine Zoé X..., jolice comme Vénus, possédant une fort belle chevelure d'or. Elle avait tout ce qu'il fallait pour devenir une bonne actrice; mais elle ne cherchait qu'à faire des victimes, ce qui lui réussissait quelquefois. Jules était le plus maltraité de tous ses adorateurs, mais il se disait :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire!

et il ne se rebutait pas.

On monta pour le dimanche suivant *Fitz-Henri*, qui fut fort bien joué par Ponceet. M<sup>lle</sup> Zoé était chargée du rôle de la fille repentante. En entrant dans le cabinet où elle doit quitter la douillette noire qui recouvre sa robe, elle se déshabilla

plaudi Chérubin, la Comtesse et Suzanne, le spectateur n'ait pas encore de chaleureux bravos pour Almaviva, Figaro et Bazile : MM. Bonnefoy, Vigourel et Julien savent le contraire.

La seule représentation de *Zampa* qui ait eu lieu cette semaine n'a été qu'un long triomphe pour M. Achard; il agit sur la foule comme *Zampa* sur les femmes auxquelles il donne son amour : *il faut céder à ses lois*.

C'est samedi dernier qu'a eu lieu le Concert annuel de M. George Hainl. L'habile chef d'orchestre se révèle comme exécutant et comme compositeur à ceux qui pourraient ignorer qu'avant de tenir le sceptre de cette armée instrumentale qui lui obéit comme le faisaient les vieux grognards de l'Empire à Napoléon, M. George Hainl, digne émule de Franchomme, avait fait redire au violoncelle les plus suaves mélodies.

Les amateurs de pirouettes et des ronds de jambe, les fanatiques du ballonné sont plongés dans le marasme; la lorgnette reste inactive dans leurs mains impatientes; plus tristes et plus pensifs que les coursiers d'Hippolyte, ils s'écrient d'un ton lugubre : « O puissant Justamant ! la *Lore-Ley* et *Quasimodo*, ces ballets où respirait ton génie chorégraphique, sont-ils ton dernier mot, et, comme le Créateur, vas-tu te reposer à tout jamais ? »

### THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Ce que savait le mieux maître Petit-Jean, c'était son commencement. J'ai toujours envié le bonheur de cet avocat impromptu; lui qui, plaidant pour un chapon, voyait tant de choses depuis le

trop vivement et mit sa poitrine à découvert. Zoé ressaisit son ajustement, le remit avec le plus grand sangfroid et revint vers son père; mais le public se prit à rire aux éclats. Alors, sans se concerter nullement, elle dit aux spectateurs : « C'est un malheur, vous avez vu pour rien ce que vous auriez payé bien cher. » Sur ces paroles, elle franchit à pieds joints le banc de gazon et ne continua pas son rôle.

Les spectateurs se récrièrent en masse, et le commissaire fit sortir notre jeune première de la scène, avec défense de n'y plus reparaitre.

On nous laissa finir le vaudeville qui terminait le spectacle. C'était le *Mariage extravagant*, joué par Codac, St-Victor, Poncet, M<sup>me</sup> Grassot et moi. Nous fimes oublier pour une heure la scène scandaleuse qu'avait provoquée la belle Zoé, qui nous abandonna ainsi que Jules.

Je ne revis plus ce dernier jusqu'à la fin de 1819, mais on recevait des lettres de lui qui annonçaient qu'il faisait de grands progrès dans l'art dramatique.

J. COTON.

(La suite au prochain numéro.)

soleil et la lune jusqu'à l'empire des Assyriens, en passant par la Métempsycose, qu'aurait-il dit s'il avait eu à rendre compte des *Enfants du Travail* ! — Mon embarras est grand. C'est un drame, puisque l'on y meurt et qu'il s'y commet des crimes. C'est un vaudeville, car la gaité y domine. Enfin, c'est aussi une comédie, puisqu'elle offre parfois une peinture de mœurs. — Je pourrais me dispenser de l'analyser et avoir accompli ma tâche en me bornant à vous dire : « La pièce est ravissante; les acteurs sont dignes de la pièce; allez la voir et vous reviendrez satisfaits. » — Ce moyen commode de remplir son devoir conviendrait à ma paresse, mais conviendrait surtout à mon imprimeur, homme juste s'il en fut jamais, mais sévère au possible et qui n'aime pas de trop longues discussions sur ce qui s'est dit et fait pendant la semaine aux Célestins. — Je me résigne donc, et si, parmi les nombreux spectateurs qui affluent chaque soir au théâtre, il s'en trouve quelques-uns qui, doués d'une âme compatissante, daignent jeter les yeux sur ma prose essoufflée et se disent après l'avoir lue : « Pauvre garçon, c'est peut-être pour sa mère qu'il travaille ainsi », mes vœux seront remplis, et ce numéro sera le plus beau jour de ma vie.

Les *Enfants du Travail*, pour justifier leur titre, nous montrent deux des côtés de la vie. Tandis que le comte Max de Montbrizon et ses amis, en compagnie de quelques-unes des fleurs du quartier Bréda, gaspillent leur jeunesse, leur santé et leur fortune dans ces plaisirs faciles qu'offre Paris, Léonard et sa fille Blanchette, Antoine, leur parent, Léon, jeune barbouilleur d'enseignes, et les mille et un petits artisans qui demandent au travail leur pain quotidien, commencent leur journée de labeur, et les yeux fixés sur l'avenir, chantent gaiement l'hymne du devoir accompli. Antoine, Léonard et sa fille ont quitté les marais de la Sologne où la pauvreté les assiégeait, et viennent dans la grande ville chercher cette fortune promise à tous ceux qui savent la mériter par leur activité et leur intelligence. — Quant à la marche de l'intrigue, vous connaissez le jeu de la bascule, cette balance des temps primitifs, lorsque l'un des côtés s'élève, l'autre s'abaisse. L'oisiveté opulente et prodigue personnifiée sous les traits de Max et d'Angèle sont à l'un des bouts, les *enfants du travail* sont à l'autre. Max et Angèle tombent tous deux au dernier degré de la misère, tandis que la volonté persistante, l'âpre probité fait monter au pinacle Antoine, Léonard et Léon. Les millionnaires du commencement sont les gueux de la fin, et vice versa.

Au milieu du pêle-mêle d'événements que doit entraîner une pareille situation, se démène et s'agite un jeune voyou d'une belle espérance, Lorient, le type de l'insouciance, le dernier représentant de l'historique gamin de Paris. — Que tu me sembles beau ! que tu es complet ! ô Lorient ! tu aimes tout ce qui rend la vie heureuse et facile, ô poète incompris, pourquoi le ciel en naissant ne t'a-t-il pas donné des rentes ? Tu es paresseux, gourmand, et tu cherches des rimes à coiffe. Les muses, les chastes muses viennent te visiter; ton vers essaye de dire combien la femme que tu préfères a de beauté resplendissante, quels désirs s'agitent dans ta poitrine de poète, et cependant je te vois tour-à-tour marchand de contremarques, garçon charbonnier, baigneur, artiste lyrique et enfin musicien ambulancier jouant de la clarinette, cet instrument qui rend aveugles ceux qui le pratiquent. Lorient, tu es pour moi le seul intéressant personnage de la pièce ! Et toi aussi, Angèle, tu me sembles digne du même éloge, si les femmes soi-disant honnêtes trouvent que ta conduite laisse à désirer au point de vue de la morale, par quelle insouciance, quel mépris du qu'en dira-t-on, ne rachètes-tu pas cette légère peccadille ? O nouvelle Lisette, que ta voix se fasse entendre dans les chœurs de l'opéra, qu'elle résonne sur les tréteaux d'un café-concert; qu'elle se laisse accompagner par les sons criards de l'instrument à l'aide duquel l'aveugle du pont des Arts implore la charité publique, tu n'en espas moins la femme dans la divine et vraie acception du mot, jetant au vent les perles et l'or de sa jeunesse et de sa beauté ! *Hétaire* des temps modernes, tu partages les somptueux festins du Satrape et tu donnes pour rien au poète tes caresses et tes baisers.

Si dans les lignes qui précèdent vous n'avez pas compris la marche et la nature de cette intrigue je dois renoncer à vous en donner une idée satisfaisante, à moins de prendre l'un après l'autre les neuf tableaux des *Enfants du Travail*, et de les analyser avec cette conscience et cette allure magistrale qui plaisent aux lecteurs des feuilletons de M. de Bienville. Ce serait, je l'avoue, plus que fastidieux pour moi, et me bornant à vous dire que là comme partout tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, j'ajouterai qu'au dénouement chacun est récompensé suivant ses œuvres. Le libertinage et le désordre ne trouvent d'asile contre la misère que dans le suicide, et l'honnête artisan arrive à l'opulence qu'il saura conserver, car il l'a méritée par le travail !

S'il est difficile de rendre compte des *Enfants*

*du Travail*, il est tous simplement impossible de parler convenablement des artistes. Avec du temps beaucoup de patience, la première partie de la tâche pourrait encore être remplie, mais quant à la seconde, il me faudrait un volume que vous ne liriez pas, ou bien, à cet endroit vous présenter le programme de la pièce qui ne comprend pas moins de vingt-huit personnages; puis je prendrais un recueil d'épithètes et en regard de chaque nom je placerais celles qui me sembleraient convenir le mieux. Soyez surs cependant que même en employant ce procédé j'arriverais à commettre des injustices. Si je dis que Ménéhant (Loriot) est admirable d'entrain et d'originalité: quand je songe à Antoine, cette expression d'admirable me devient nécessaire pour l'appliquer à Bardou, mais alors que dire de Martin et de Frank! Décidément on a raison de dire « La langue française est pauvre. » C'est surtout à propos de M<sup>me</sup> Lamy que cette indigence me choque. Avec quelle gaité elle porte le fardeau du rôle d'Angèle! Quel admirable duo comique elle exécute avec Ménéhant, dans le tableau de la Leçon de Natation, et quand elle paraît sous les traits d'une chanteuse des rues, quelle vérité saisissante de voix, d'allure et de costume! — Tout aussi bien que M<sup>me</sup> Lamy, M<sup>lle</sup> Jacops sait donner à chaque situation le cachet du réel et du vrai; pauvre paysanne ou grisette endimanchée, elle est partout une parfaite comédienne.

M. Martin, l'heureux bénéficiaire de mardi dernier, ne s'était pas contenté d'offrir à la curiosité du public les neuf tableaux des *Enfants du Travail*, le spectacle commençait par la *Chasse aux Maris*. Cette comédie-vaudeville, représentée pour la première fois, il y a tantôt dix-sept ans, était là sans doute pour nous apprendre que l'esprit ne vieillit pas. Je ne sais quelle fut sa réussite à son apparition, et je dois me borner à constater qu'elle a obtenu mardi dernier un succès de rire le plus franc qui se puisse voir. M. Bondois, l'éternel amoureux des jeunes premières, faisait ce jour-là une large excursion dans le domaine du comique, et contribuait pour une bonne part, à dérider dix-huit cents spectateurs ivres de gaité en voyant deux maris qui ont failli être malheureux l'un par l'autre. Quant à M. Martin, il ne sortait pas de ses habitudes et se trouvait là dans son élément naturel. Aussi les applaudissements, qui à deux reprises avaient accueilli son entrée en scène, ne lui ont-ils pas manqué dans le cours de la représentation. Pour M<sup>lle</sup> Bilhaut que les nécessités du rôle avaient forcée à cacher l'ébène de ses cheveux sous une perruque blonde, les louanges les plus hyperboliques seraient à peine suffi-

santes, et il faut renoncer à dire ce que cette supécherie donnait de piquant à sa physionomie et d'entraînant à son jeu.

M<sup>lles</sup> Lobry et Magnan, dans la *Chasse aux Maris*, ont montré une fois de plus tout ce que leur talent renferme de délicat et de fin.

S'il fut jamais homme qui mérita la vindicte publique, assurément c'est Dupré, dont les méfaits sont incalculables; pourtant cet affreux coquin, faisant preuve d'un cynisme révoltant, ose convoquer le public à son bénéfice, qui aura lieu le vendredi 25 du courant, et se composera du *Préteur sur gage*, drame en 5 actes et 8 tableaux, de *l'Article VI*, vaudeville en un acte, et de *Feu le capitaine Octave*, comédie en un acte.

Malgré l'effronterie de cette invitation, je vous engage à en profiter, ne serait-ce que pour donner à Dupré de nouvelles marques de la réprobation que vous inspire sa fourberie et son hypocrisie

MAXIME.

Un grand malheur a failli nous frapper en nous privant de la représentation que doit donner Jérôme Coton, le samedi saint 7 avril. Depuis trois semaines notre vieux vétérán de l'art dramatique n'a pas quitté le lit où le retiennent les suites d'un coup de sang. Nous apprenons avec plaisir aujourd'hui qu'un mieux sensible s'est produit dans sa situation, et que bientôt il sera complètement rétabli.

Tous nos lecteurs savent que depuis son avènement à la direction de nos théâtres, M. Delestang accorde chaque année à notre ancien artiste Jérôme Coton un bénéfice dans lequel notre ami fait revivre l'une de ces œuvres immortelles qui ont fait la fortune de plus d'un directeur.

Cette année, c'est *Montoni et Orsino*, grand drame mêlé de chants qui fera les frais de cette soirée. Cet ouvrage eut jadis dans nos murs un grand retentissement par le talent qu'y déploierent successivement Thérigny, Melchior, Maurin et Jules Derippe.

Nous conseillons à la direction de placer une armée au bureau de location si elle ne veut courir la chance qu'il ne soit enlevé d'assaut par la foule qui ne manquera pas de l'assiéger.

## PAR LA LUCARNE.

(Suite — Voir le dernier numéro.)

Yvon passa une partie des loisirs que lui faisait sa transformation en ornement de toiture à conjecturer par quelle coïncidence sa créance était si fatalement tombée entre les mains de M.

Vandermann, et il n'était guère disposé à rire de cette situation bizarre d'un débiteur amoureux de la fille de son créancier. L'homme qui lui ouvrait la porte de Clichy ne pouvait que lui fermer la sienne. Droit mais rigide, père prudent et négociant circonspect, M. Vandermann ne pouvait raisonnablement pas donner sa fille à un homme endetté qui soulevait déjà contre lui le préjugé professionnel. Demander Estelle dans les conditions actuelles, c'était presque une mystification. En se voyant embarqué sur une gouttière, les cheveux au vent, peu vêtu et comme le marin qui sonde un horizon sans terre et sans navire, Yvon pensa à cet enfer liquide sur lequel la brosse énergique de Géricault a modelé tous les aspects du désespoir. *Le radeau de la Méduse* d'Yvon, c'était cette gouttière du haut de laquelle il sentait périr ses espérances.

Disons en quelques mots, et pendant que le peintre se morfond, ce qu'on a pu conjecturer.

Le vis-à-vis de la terrasse avait fait naître ces regards fortuits qui tombent souvent sans germer ou engendrent les connaissances entre inconnus, si nombreuses à Paris. On sait la figure et les habitudes, on ignore le nom. Plus heureux, Yvon avait eu la chance d'un portrait pour traduire en paroles le langage des yeux que ne voulait pas comprendre sa voisine. *Le hasard*, cette antiphrase triomphante en faisant rencontrer le peintre et le modèle chez des amis communs, avait ouvert une perspective sur l'avenir. Une brave vieille tante à la tête un peu folle, au cœur un peu faible, et faisant fonction de mère chez M. Vandermann, s'était énamourée de ce roman aérien noué à la balustrade d'un balcon. C'était elle qui avait pris la direction de cet amour; en le surveillant, elle préparait ses chances. D'abord, elle avait amené son beau-frère à annexer à sa fabrication de faïence une usine à porcelaine. Du service, on était arrivé au vase d'ornement; du vase à la peinture, et de la peinture au peintre. Un artiste habile devenait un directeur nécessaire. Quoi de mieux que de l'avoir dans son gendre? On pense avec quel zèle M<sup>lle</sup> Estelle aidait sa tante à planter ses jalons matrimoniaux! Le facteur emmitouflé surpris par Mandaroux, était une idée de la tante Jacquet, douée d'imagination et d'indulgence comme une duègne espagnole. Ce transport illégal de dépêches, vérifié et contrôlé par la brave dame, dans ce qu'elle nommait son *cabinet noir*, évitait les propos, les indiscretions, les démarches inopportunes.

On a vu que presque au but, les projets communs avaient fatalement trébuché sur cette fatale

créance donnée à M. Vandermann par le débiteur originaire avec la caution. Sans s'en douter, le marchand de porcelaines essayait d'incarcérer celui qui espérait se révéler à lui autrement que comme un débiteur réduit à se liquider à Clichy.

Cependant Yvon commençait à se morfondre, le vent, une pluie fine et froide et sa position rendaient la situation fatigante; ajoutons que de temps en temps, il voyait ricaner sous verre les chevaliers de la contrainte par corps installés chez lui.

A force de guetter sur les toits, Yvon aperçut une lucarne oblique, dont l'accès n'était pas sans péril. Il se risqua. Malheur! le châssis fermait à clef. Les situations désespérées engendrent les résolutions violentes. Yvon brisa une vitre et se glissa par l'ouverture élevée de plus de deux mètres au-dessus du plancher; il sauta. Un cri d'effroi servit d'écho à la chute. Yvon chercha dans l'obscurité les points cardinaux du grenier. Ayant découvert une trappe, il la souleva et descendit sur la pointe de ses chaussons de feutre un escalier aboutissant à un large palier, dans lequel filtraient le maigre jour d'une barbacane. Trois portes closes se dessinaient sur chaque face du parallélogramme qui encadrait la montée du grenier. Yvon allait avancer, quand un bruit de voix parvint à ses oreilles. Deux hommes parlaient. Le peintre écouta.

— Quand l'emportons-nous! disait l'un.

— Dès ce soir, s'il n'y a pas d'obstacle, disait l'autre.

— La caisse sera-t-elle assez longue?

— Sans doute. Tu sais bien que le cadavre ne porte que cinq pieds et demi, et que la caisse renferme une glace de deux mètres.

— C'est juste. Après tout, on pourrait le couper en deux...

Ici le bruit de voix s'interrompit, et celui d'une porte indiqua la sortie des deux lugubres causeurs.

Sans être poltron, on s'effraierait à moins. Yvon se sentit frissonner. Il se rappela les épouvantables colis récemment découverts dans les gares des chemins de fer. Il chercha vainement à donner un sens insignifiant à ces paroles significatives; il n'y put parvenir. La gouttière lui paraissait un séjour enchanteur à côté de ce funeste palier près duquel se trouvait, sans doute, un infortuné sacrifié à quelque machination ténébreuse. Par malheur, facile à descendre, le châssis était impossible à remonter; l'artiste revint à la porte et essaya de chasser les appréhensions fantastiques qu'il sentait naître en lui. Il se traita de visionnaire et se morigéna de sa puérilité.

L'aboutissant de la discussion intestine qui s'élevait en lui fut l'adoption d'un parti. Yvon voulut se convaincre ou se rassurer. Il tâtonna le long de la porte, rencontra un bouton, et à sa grande surprise l'entrée s'ouvrit. Lorsqu'il fut habitué au jour douteux qui régnait dans la chambre, Yvon resta pétrifié; il se sentit pâlir et trembler. Dans un angle de la pièce et sur une longue table, était étendu un cadavre dont l'aspect rigide ne pouvait laisser aucun doute. Le visage marbré d'ecchymoses et décoloré, les habits souillés et une large plaie béante au cou disaient assez haut qu'il y avait eu là une scène tragique.

Le peintre eut une vision vertigineuse dans laquelle défilèrent tous les meurtres célèbres. Celui de Fualdès offrait des ressemblances; c'était la table et le baquet de la maison Bancal. Pour compléter l'analogie, le son nazillard d'un orgue de Barbarie arriva comme un *memento* qui fit tréssaillir le Bas-Breton. Mais la solidité de son organisation vainquit la faiblesse qui le faisait chanceler. Il essaya son front mouillé d'une sueur froide, et tenta de raisonner. Un meurtre avait été commis; son devoir était de le dénoncer. Mais comment sortir?

(La fin au prochain numéro.)

#### NÉCROLOGIE.

La mort vient de frapper un artiste qui a laissé dans notre public de fort bons souvenirs. M. VERNIER, qu'une longue et cruelle maladie tenait éloigné de la scène depuis quelque temps, a succombé il y a peu de jours.

Nous ne citerons pas ici tous les ouvrages que Vernier a créés avec le talent que nous lui connaissions tous. Bornons-nous à dire que le théâtre des Célestins à Lyon, le théâtre du Gymnase à Marseille, celui des galeries St-Hubert à Bruxelles, lui doivent de nombreux succès.

Homme de cœur et ami généreux et loyal, M. Vernier est vivement regretté non-seulement par la grande famille des artistes, mais généralement par tous ceux qui ont pu juger et apprécier ses nombreuses qualités.

#### PALAIS DE L'ALCAZAR.

Le bal de samedi dernier, — le second dirigé par ANTONY LAMOTTE, — était plus brillant encore, s'il est possible, que celui de samedi précédent. L'enthousiasme provoqué par les belles compositions du chef d'orchestre du grand Casino (Argyls-Rooms) de Londres, ne connaissait plus de

bornes et se traduisait par des cris et des trépidations qui tenaient du délire.

Le quadrille *le Carillon des Enfants de la Comète*, trois fois demandé et trois fois exécuté au milieu d'applaudissements unanimes, a surtout obtenu le plus grand succès. — Après sa deuxième exécution une députation des habitués de l'Alcazara offert à Antony Lamotte, comme témoignage de leur sympathie une belle couronne d'or. Non contents de cela, ils organisèrent une marche triomphale et le grand compositeur dut se rendre à leurs vœux. Bien que cette ovation se renouvelle chaque année, elle n'en est pas moins significative, puisque tout le monde y prend part par les applaudissements qui ne cessent de se faire entendre pendant toute sa durée, et même longtemps après la rentrée à l'orchestre de celui à qui elle est décernée.

Les autres compositions de M. Lamotte, sans avoir excité des manifestations pareilles, ont toutes été bissées, et les nombreuses marques d'approbation dont elles ont été l'objet, ont dû rejouer le cœur du grand artiste, qui chaque année vient nous faire oublier pour deux ou trois nuits les austérités du carême.

Ce soir, le dernier combat du carnaval, contre son ennemi acharné. Malgré toutes nos sympathies pour le premier et tout le talent d'Antony Lamotte, le dernier doit sortir vainqueur de cette lutte suprême. Il faudra hélas! se résigner et dire adieu aux joyeuses folies et aux gais ébats.

Profitions donc de ce dernier répit accordé à nos plaisirs et allons tous ce soir au Palais de l'Alcazar donner à ANTONY LAMOTTE une nouvelle preuve de nos sympathies et dire à l'habile chef: Au revoir!

F. BOILY.

M. Salut, marchand de vin, aux Brotteaux, rue de Sèze, 2, nous écrit pour se plaindre de l'innocente plaisanterie qui a été faite sur son nom dans un des derniers numéros de *l'Entr'Acte*. Nous regrettons la publication de cet article, dans lequel une erreur d'impression a pu éveiller la susceptibilité de M. Salut. Le compositeur avait mis *cabinet* au lieu de *cabaret*; or l'établissement de M. Salut, qui n'est fréquenté que par des habitués rangés et honnêtes, n'a aucune ressemblance avec certains cafés ou restaurants qui ne sont à proprement que des lieux de débauche.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSRY,  
Rue Mercière, 92.